



Barrau

Petit Courrier des Dames.

Rue Moislée N^o 25.

Robe de Barège - Cachemire à l'Espagnole garnie de rouleaux et de crevés en satin. Coiffure ornée d'une écharpe et d'une Nalfe, à la Circassienne.
Exécutée par M^r. Ferdinand Croixet, rue de l'Odéon,

PETIT
COURRIER DES DAMES,

OU

Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois, dont une d'homme.

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.
pour six mois..... 18
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. idem pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, N^o 25;Chez DONDEY-DUPRÉ Pere et Fils, imp.-lib. du Journal, rue
St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue de Richelieu, N^o 67.

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

C'ÉTAIT à la fin d'une belle journée d'automne : le soleil s'éclipsait lentement derrière les touffes de feuillage rembruni qui couronnaient encore la cime des forêts dépouillées à regret de leur brillante verdure ; un doux zéphyr ramenait çà et là des tourbillons de feuilles desséchées qui semblaient, en se répandant sur la terre, venir y porter les derniers adieux de la nature ;.... et moi seule, assise au pied d'un buisson sauvage, je venais aussi porter un dernier tribut d'hommage à



Barrau

et de crevés
reassortime

cette campagne si belle qu'il me fallait bientôt abandonner ! Un vague mélancolique paraissait s'étendre sur tous les objets qui m'entouraient, et pour cette fois encore mon cœur était presque tout entier sous l'empire de l'imagination... J'écoutais avec attendrissement le son lugubre d'une cloche lointaine, et les chants des paysans dispersés dans la vallée me rappelaient les accens belliqueux d'un barde d'Ua-Var : tantôt je croyais entendre le luth harmonieux d'un amant soupirant ses douleurs dans le silence des bois ; quelquefois le cor résonner sur le haut des montagnes pour annoncer la détresse de quelque chasseur égaré ;... mais bientôt l'illusion se dissipe, le cracquement des feuilles pressées sous des pas délicats m'annonce l'arrivée d'un étranger. A travers les sentiers isolés une femme s'avance : sa démarche élégante, son maintien gracieux semblent annoncer un adepte de l'amour, ou une prêtresse de la beauté. Cependant son costume n'est point celui de ces héroïnes écossaises dont un génie du siècle nous décrit tous les jours les graces et les vertus : elle n'a point comme la *Dame du Lac* un plaid de satin fixé sur ses épaules par une agraffe en or ; on ne voit point un spood couleur d'azur retenir des *boucles de cheveux aussi noirs que les ailes du corbeau* ; sa coiffure n'est formée que de gaze légère dont les plis onduleux viennent se draper avec grace et couronner un front charmant ; sa robe d'un genre *tout espagnol*, me l'aurait peut-être fait prendre pour une nymphe du *Guadalquivir*, si le son de sa voix et l'élan de sa folle gaité ne m'avait fait reconnaître l'aimable marquise de B.

Elle venait d'arriver à ma campagne, et mes domestiques lui ayant dit que j'étais à me promener dans mes jardins, elle s'empressa de venir m'y chercher : m'ayant aperçue au travers des arbres qui entouraient ma retraite, elle imagina de se dépouiller un instant du large *manteau de Socrate* qui couvrait son léger costume, pour m'apparaître ainsi dans tout l'éclat de sa parure. Ah ! ma chère amie, me dit-elle en riant aux éclats, à quoi pensez-vous donc avec votre air sentimental et votre mise champêtre ? Ignorez-vous que la saison du *romantisme pastoral* est finie depuis long-tems, et m'était-il réservé la gloire de vous arracher aux douceurs du clair de lune, aux charmes du murmure des eaux ?... Venez, venez, mon amie, si vous aimez le romantique vous en trouverez dans les ouvra-

ges nouveaux qui ornent aujourd'hui toutes les cheminées de nos salons, et vous pourrez admirer des amans égarés dans des précipices, des monstres inattaquables au fond de leur caverne, des femmes mourant d'amour, des hommes desséchant de constance, et maint autre prodige de ce genre, sans vous geler, comme vous le faites, au pied d'un buisson sauvage. Allons, ma voiture nous attend à l'entrée du parc, et il faut avant quatre heures que nous soyons dans le salon de la princesse qui donne une réunion de trois cents personnes....

Je n'avais pas encore eu le tems de faire une réflexion, qu'entraînée par la sémillante marquise, je me trouvai dans le fond de sa voiture, volant rapidement vers Paris, où bien souvent le souvenir de mes buissons sauvages viendra sans doute se mêler à mes plaisirs, et me causera quelquefois plus d'un sincère regret.

Il n'y a plus de doutes à former sur la mode des corsages; décidément nous allons enfin dire adieu aux formes blouses pour adopter des coupes que l'on appellera *Espagnole*. Ces corsages qui sont utris pourront recevoir diverses sortes d'ornemens que l'on disposera de cent manières, *ad libitum* de chaque couturière qui ne manquera pas de qualifier d'un nom bien pompeux ces robes nouvelles. Les corsages habillés seront garnis de broderies ou accessoires en or ou en argent, par des crevés ou torsades, qui formeront sur le devant ce que l'on nommait une *pièce à la Sévigné*. La garniture du jupon doit toujours être en rapport autant qu'il est possible avec les ornemens du corsage; il en est de même pour les manches qui ne peuvent jamais être *trop courtes*, *ni trop bouffantes*.

Quelques ceintures en rubans, qui sont pour être adoptées avec les robes habillées; ont un petit effilé brillanté en or ou en argent, suivant le genre d'embellissemens de la robe.

On emploie indistinctement le *velours-plain*, le *satin* et le *gros-de-Naples broché*, pour les robes habillées; le *mérinos* et le *velours canelé* pour les demi-toilettes; mais l'étoffe par excel-

lence est toujours le *Barége* que l'on a *moiré*, *satiné*, *broché* de cent façons différentes.

La couleur *manteau de Socrate* (ce qui signifie gris un peu foncé), *oreille d'ours*, *chamois*, *vert-saule* sont le plus recherchées pour robes; mais pour manteaux on préfère le satin noir; on y adapte un grand collet en velours. Au reste la renommée aux cent voix a depuis long-tems proclamé le Diable d'argent, rue Coquillière, comme le temple du goût et de l'élégance, pour tout ce qui regarde cette partie essentielle de la toilette des dames, et nous les engageons à aller admirer avec quel intérêt et quel art on s'est occupé du soin d'embellir un vêtement si précieux pour elles.

On voit quelques chapeaux du matin en *velours plain*, *velours ciselé*, ou en *pluche*. Les couleurs sont *bleu de Suède*, *mauve* et *gris-pâle*; on les double d'une couleur tranchante; ces chapeaux sont garnis simplement de nœuds et de coques, en satin placées autour de la passe.

Les fleurs en velours sont généralement adoptées, et se portent sur les chapeaux habillés et sur les bonnets de fantaisie; nous avons vu un de ces derniers entièrement entouré, et pour ainsi dire composé par une quantité de très-petits marabouts, de telle sorte que l'on n'apercevait de ce petit bonnet que la blonde qui en formait le tour, et les brides en gaze qui étaient aussi garnies en blondes; ces marabouts étaient blancs, ayant les extrémités légèrement nuancées de gris.

THÉÂTRES.

SECOND THÉÂTRE-FRANÇAIS.

La Reine de Portugal, Tragédie en cinq actes et en vers
par M. Firmin DIDOT.

ON a dit, il y a long-tems, qu'un éloge excessif n'était pas moins dangereux qu'une critique outrée; je crois pourtant

que cette dernière a quelque chose de plus perfide que l'éloge exagéré, c'est qu'elle décèle de l'injustice de la part de ceux qui l'emploient, et qu'elle peut avoir le grave inconvénient de faire naître le découragement chez l'écrivain qui s'en trouve l'objet.

On a été généralement assez étonné de voir l'espèce d'unanimité que plusieurs journaux ont mise dans les reproches qu'ils ont adressés à l'auteur de la nouvelle tragédie; mais ce qui a le plus frappé, c'est qu'aucun d'eux n'a manqué de terminer son article (si on peut appeler ainsi un examen rapide et incomplet), par un jeu de mots, assez mal séant de la part d'aristarques en littérature, sur la noble profession qu'exerce et qu'honore M. F. Didot. On s'est demandé ce qu'il y avait de surprenant qu'un homme qui marche avec succès sur les traces des Elzévir, cherchât également à se distinguer dans la carrière ouverte par Corneille, Racine et Voltaire. Avait-on oublié qu'au siècle dernier, un de nos plus élégans académiciens dont l'auteur de *Zaïre* admirait lui-même les vers, Champfort, après avoir fait jouer avec succès *Mustapha et Zéangir*, fut surpassé dans le même sujet par un M. de la Maisonneuve, simple mercier de la rue St.-Denis, dont les vers eurent la gloire d'arracher des larmes à de nombreux spectateurs, ce qui fit dire à plusieurs d'entr'eux que les *muses avaient fait maison neuve*? Ne nous étonnons donc pas de ce qu'un imprimeur déjà connu par une érudition peu commune, par quelques ouvrages qui annoncent un vrai mérite, ait tenté de chausser le cothurne, et examinons sa pièce comme si elle sortait de la plume d'un écrivain de profession.

Je ne connais ni M. F. Didot, ni son antagoniste; aussi ne me serais-je pas permis de rendre compte d'une tragédie, si, en ma qualité de femme, je n'avais toujours affectionné le sujet d'*Inès de Castro*; j'avouerai ici que ce dont j'ai eu le plus de peine à revenir, c'est qu'on ait pu penser à refaire la tragédie de Lamothe, que, par je ne sais quelle raison, on a retirée depuis long-tems du répertoire. Voltaire écrivait en 1723 à la présidente de Bernières: « J'ai été à *Inès de Castro* que tout le monde trouve mauvaise et très-touchante: on la condamne, et on y pleure. » Douze ans plus tard, il écrivait à Cideville: « J'allai hier à *Inès*; la pièce me fit rire, mais le cinquième acte me fit pleurer. Je crois qu'elle sera toujours

de ces pièces qui subsistent par l'intérêt. » Il faut conclure de là et de vingt autres endroits de la correspondance de ce juge en littérature, qui en valait bien un autre, que l'*Inès* de Lamothe faisait et fit long-tems les délices des Parisiens, et l'on conviendra qu'il y avait quelque hardiesse à traiter de nouveau un tel sujet. Sans chercher jusqu'à quel point les auteurs de la *Reine de Portugal* et de *Pierre de Portugal* ont surpassé leur devancier, je demanderai seulement si aucune des deux pièces a obtenu le succès d'enthousiasme dont jouit, il y a tout juste cent ans (en 1723), la tragédie d'*Inès de Castro*, et surtout si, dans ce nouveau genre de *fête séculaire* offerte à ses mânes, cette malheureuse amante a obtenu, comme autrefois, l'heureux privilège d'arracher des pleurs, sinon à un Voltaire, du moins à ceux de nos poètes qui se croient les plus dignes héritiers de ce grand poète.

Revenons au Second Théâtre-Français. La seconde représentation, à laquelle j'assistais, eut lieu devant une nombreuse assemblée : le succès ne fut pas contesté ; une foule de beaux vers obtinrent les plus légitimes applaudissemens. L'auteur a fait, à mon sens, un tour de force en répandant sur le rôle de Constance un intérêt qui tient à la fois et de la compassion, et de l'admiration. Rien de plus pur, de plus onctueux que les vers où, malheureusement convaincue des nœuds qui attachent sa rivale à don Pèdre, elle devient tout à coup sa sujette, son amie, et déclare qu'elle va s'enfermer dans un cloître :

Sur la terre pour moi plus d'espoir, plus d'hymen;
 Qu'on respecte Constance et sa douleur profonde!
 Il n'est plus de liens qui m'attachent *au monde* ;
 Je veux quitter sa pompe et vivre comme toi,
 O noble Elisabeth, mère auguste du roi,
 Comme toi qui, donnant *au monde* un grand exemple,
 Humble et pauvre, aux humains te cachas dans un temple,
 A pied, des saints Martyrs visitant les tombeaux,
 Mendias ton pain même, et, sous de vils lambeaux,
 Riche d'espoir, semblais, parmi nous étrangère,
 Déjà fille du Ciel, voyager sur la terre!
 Je veux au temple aussi déposer mon orgueil ;
 Constance sans retour en passera le seuil :
 Je me voue aux autels, Inès ; là, solitaire,
 Lorsque vous épousez un des rois de la terre,
 Moi, je célébrerai l'hymen mystérieux
 Qui joint la vierge épouse au monarque des cieux.

Certes la religion ne saurait parler un langage plus sublime ni plus majestueux.

Le caractère d'Inès n'est pas moins bien tracé que celui de Constance : il règne dans ses actions , dans ses démarches une espèce de fatalité : elle pressent tout ce qui doit lui arriver d'affreux. L'instant où elle rappelle l'épouvantable prophétie qui lui annonça toute l'horreur de sa destinée , a produit un effet remarquable sur l'auditoire : Jocaste , racontant comment elle se jeta aux genoux de la prêtresse des dieux , a moins d'éloquence et d'entraînement : écoutons l'amante de don Pèdre :

INÈS.

Oui , mon sort s'accomplit.

CONSTANCE.

Quel étrange délire ?

Et quel sort ?

INÈS.

Écoutez ce que m'a su prédire

Un mortel renommé dont l'art audacieux
Sur l'obscur avenir interrogea les cieux.
J'aborde ce vieillard : une amante est crédule !
Je suis mère , lui dis-je , écartant tout scrupule :
Que seront mes enfans ? Lui , d'un accent fatal :
Ce qu'ils seront , dit-il ? l'un roi de Portugal ,
S'il sait se défier du roi de la Castille ;
L'autre , heureux en tout tems , sans sceptre ; mais sa fille
Doit voir , assise un jour sur le trône des rois ,
Plus d'un royaume , Inès , obéir à ses lois.
Du sort de mes enfans la flatteuse assurance
Dans ce cœur maternel fait rentrer l'espérance.
La voix de ce vieillard semble m'encourager :
J'approche , et sur mon sort j'ose l'interroger.
Il hésite , et bientôt : Inès , vous serez reine ,
Dit-il ! Ses yeux , son air , sa parole m'entraîne ;
Tout annonce son trouble , et , reculant d'effroi...
Reine de Portugal , éloignez-vous de moi ,...
S'écria-t-il.

Non moins heureux dans le genre simple et gracieux , M. F. D. fait retracer à sa jeune héroïne le moment où elle connut pour la première fois le fils d'Alphonse :

L'épouse de l'infant , sans crainte , sans détours ,
De Don Pèdre et d'Inès vous dira les amours.

Sous les yeux de ma mère , et depuis seize années ,
 Mes jours coulaient heureux aux rives fortunées
 Où , lorsque de Coïmbre il va baigner les murs ,
 Le Mondégo , plus lent , roule ses flots plus purs.
 Le prince , loin des cours , dans le vallon tranquille
 Goûtait l'ombre et la paix : j'arrive en cet asile ;
 Il me voit , je m'arrête : il semble un peu troublé :
 Son regard d'abord fier tout à coup s'est voilé.
 Son front rougit ; alors , reconnaissant ma mère ,
 Son œil respectueux se fixe vers la terre . . .

Obligée de borner et mes citations , et mon examen , je ne dirai rien d'un grand nombre d'endroits touchans où M. F. D. a triomphé des plus grandes difficultés , j'aurais voulu parler de cette belle scène du second acte où le roi se démet de sa couronne , où la fatale passion de don Pèdre se déclare peut-être trop brusquement , mais d'une manière éminemment tragique ; j'aurais désiré critiquer un peu les honneurs rendus au cadavre d'Inès encore toute sanglante , tandis que , par le fait , l'exhumation n'eut lieu que treize ans après la perte de cette infortunée ; mais ces mutilations faites à l'histoire furent de tout tems permises ; et , bien qu'on sache que don Pèdre livra aux plus affreux supplices et mit à la torture les assassins de son amante , et que sa détestable cruauté , qui le fit surnommer Pierre-le-Sévère , alla jusqu'à leur arracher le cœur , tandis qu'ils étaient *encore vivans* , genre de barbarie que la justice même la plus rigoureuse ne saurait autoriser , on aime à entendre ce beau vers dans la bouche de l'amant couronné :

Le roi vous condamnait , mais Inès vous pardonne.

Je ne saurais terminer cet article déjà bien long pour une feuille aussi légère que le Journal des Dames , sans parler du jeu excellent des acteurs chargés des rôles de don Pèdre , d'Inès , d'Alphonse et de Constance. Puissent ces lignes , écrites avec candeur et sincérité , être pour l'auteur de la *Reine de Portugal* , une faible compensation des chagrins qu'on a cherché à lui susciter d'autre part !

PAULINE D***.

A ce Numéro est jointe la planche 172.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ , rue St.-Louis , N^o 46 , au Marais.